

# BONNES ÉTOILES

**KARA SYLLA KA** Sixième album du musicien sénégalais de Genève, *Fatima* célèbre à la fois sa mère, l'icône rasta Bob Marley et le leader burkinabé assassiné Thomas Sankara.

RODERIC MOUNIR

**Musique** ▶ Kara Sylla Ka se serait-il réincarné en prophète rasta? On pourrait le croire à la vue de la pochette de *Fatima*, son nouvel album, sixième jalon de sa riche discographie. Le musicien sénégalais de Genève y déploie ses dreadlocks sur un fond tricolore rouge, jaune, vert. «Le drapeau rasta, mais plus généralement les couleurs panafricaines», souligne l'intéressé. Peint par un artiste de Dakar, le visuel s'inspire ouvertement de celui d'*Uprising*, testament discographique de Bob Marley.

De fait, l'album de Kara Sylla Ka est 100% reggae, style qu'il avait déjà intégré à son folk-blues acoustique sans s'y abandonner complètement. *Fatima* est placé sous le triple patronage de sa mère et de ses deux idoles, l'icône jamaïcaine Bob Marley et Thomas Sankara, figure du panafricanisme et président éphémère du Burkina Faso, assassiné en 1987. «Un dirigeant comme on en fait peu, d'une intégrité totale», affirme le musicien, vêtu d'un t-shirt à l'effigie de Sankara lorsqu'il nous reçoit dans son appartement des Pâquis. Au mur, un portrait de sa maman, demeurée au Sénégal. Suspendue à côté, une «guitare courge calebasse» créée par un luthier québécois, dont il compte jouer sur un prochain album.

Kara Sylla Ka a enregistré *Fatima* non pas à Kingston, mais à Ouagadougou. La métropole burkinabé se transforme en capitale africaine du reggae lors du festival Reggae City. En mars 2016, Kara était invité à jouer avec le Thom Sank Band, groupe qui accompagne habituellement le rasta Sams'k Le Jah et le rappeur Smockey, deux emblèmes du Balai citoyen (l'insurrection

qui a mis fin à vingt-sept ans de règne de Blaise Compaoré en 2014). «On a joué dans un stade sans pouvoir répéter avant, devant une foule massée dans les tribunes et sur les toits.» Le succès dépasse toutes les attentes. «Le fait que je chante du reggae en peuhl a énormément plu.»

Ni une, ni deux, Kara et le Band prennent le chemin du studio pour prolonger l'état de grâce. «On a bossé comme des malades. Je joue un reggae aux influences folk et blues africaines, il a fallu s'adapter.» La collaboration découle logiquement de l'album précédent, *Mali Notdimi*, enregistré à Bamako chez Tiken Jah Fakoly, star du reggae africain avec qui Kara avait partagé la scène des Docks à Lausanne. Bonnes étoiles, positives vibrations.

## La guitare de Sankara

Et coup de pouce du destin: il y a douze ans, lors d'une précédente interview, Kara Sylla Ka nous disait vouloir rendre hommage à Sankara. Chose faite deux ans plus tard. Sa chanson, aujourd'hui reprise en version reggae, est entretemps devenue l'hymne d'une génération qui redécouvre – notamment grâce au film que lui a consacré le Suisse Christophe Cupelin – l'œuvre du leader défunt, guitariste à ses heures. «Cette chanson m'a tellement porté chance... Abel, le neveu de Thomas Sankara, cherchait à me rencontrer depuis des années. Un jour, j'ai croisé sa fille lors d'un séminaire de danse dans le Jura. Quand son père est venu la chercher et qu'il a su qui j'étais, il a crié 'Ye!' C'est ainsi que Kara Sylla Ka entre dans le cercle familial, au Burkina, jusqu'à tenir entre ses mains la guitare de Thomas Sankara. «J'en ai tremblé. Une boucle s'était bouclée.»



Kara Sylla Ka sous le regard de sa mère: «Au début, il n'y a qu'elle qui ait cru en moi.» JEAN-PATRICK DI SILVESTRO

Dakar-Genève-Ouaga. Que de chemin parcouru depuis que le jeune danseur du Ballet national du Sénégal, fils d'un dignitaire socialiste et descendant d'une lignée de bergers nomades, a posé le coffre de sa guitare au bout du Léman. On est en 1996, Genève est cosmopolite mais les réseaux sociaux pas encore virtuels. Tout passe par le contact direct et la débrouille. Parmi les rencontres marquantes, Vincent Zanetti, producteur à Espace 2, qui le repère et l'encourage; Laurent Aubert, directeur des Ateliers d'ethnomusicologie où Kara enseignera la danse; et Françoise Dupraz, directrice du service culturel de Plan-les-Ouates, ardente promotrice des mélanges et organisatrice d'un festival sénégalais qui s'avérera décisif.

De l'AMR au festival Afro-Pfingsten de Winterthour en passant par la scène estivale du parc La Grange, le chanteur, guitariste et danseur s'est imposé comme la figure de proue des musiques africaines en Suisse. «Tout ça, c'est un peu grâce à elle, dit Kara en contemplant le portrait de sa mère. Au début, il n'y a qu'elle qui ait cru en moi.» Elle ignore encore que le nouvel album porte son nom, son fils doit l'appeler pour le lui dire. La chanson «Fatima» s'inspire aussi d'un poème de Camara Laye, écrivain guinéen mort à Dakar

en 1980, auteur d'un roman célèbre, *L'Enfant noir*. «Je m'y replonge régulièrement, il me propulse instantanément dans l'enfance.»

## Signal positif à la jeunesse

Des boussoles, le musicien en a beaucoup, et son disque multiplie les citations. Ainsi de Thomas Jefferson, l'un des pères fondateurs de la démocratie étasunienne. L'exigence de vertu en politique nourrit «Lettre du peuple», manifeste citoyen sur syncope reggae. «On vote sur des promesses mais au bout du compte, on est déçu, regrette le musicien. Mon père était politicien, délégué de quartier et président de la mutuelle des éleveurs du Sénégal: il était très courtisé mais à certains moments, il n'y avait plus personne. Je n'ai jamais compris le jeu politicien.» Et de citer ce proverbe wolof: «Quand on te met un pantalon, sache qu'il y a un caleçon à côté qui t'attend.»

On évoque les dirigeants africains inamovibles, Paul Biya (président du Cameroun depuis trente-cinq ans), Robert Mugabe (trente-sept ans de règne comme premier ministre puis président du Zimbabwe) tandis que l'opposition sénégalaise appelle le retour d'Abdoulaye Wade, 91 ans. «Mais laissez-le se reposer, nom de dieu!» s'emporte Kara Sylla Ka. L'élection du trentenaire

Macron à la tête de la République française, quoi qu'on pense de lui, envoie un signal positif à la jeunesse, juge Kara. «On trouve toujours des raisons de se plaindre. En Suisse, j'entends souvent râler, mais quand on a la santé, l'eau courante, à manger et des vêtements, est-ce qu'on a le droit? C'est en positif qu'on obtient des choses positives en retour.»

Avec cette philosophie, Kara Sylla Ka a forcé son destin, partageant la scène avec Amadou & Mariam, Salif Keita, Seun Kuti, Erik Truffaz, Habib Koité & Eric Bibb, et tournant jusqu'en Chine. Père de famille, il travaille dans l'animation parascolaire et consacre le plus clair de son temps à la musique. «Rêver nous permet d'oublier notre mort», lâche-t-il plus grave. «Je rêve d'un monde meilleur pour tous, de voir mes enfants grandir et les accompagner. Et aussi de vivre de ma musique, mais là j'arrête de rêver! (rire)»

Le vernissage de *Fatima* a lieu ce vendredi sur la scène du Chat Noir avec des musiciens genevois (dont le clavier des Najavibes, Mathias Liengme). Suivra, si tout va bien, la sortie de l'album au Burkina Faso et au Sénégal. Et qui sait, un jour, un enregistrement à Kingston? I

Kara Sylla Ka, *Fatima*, Couleurs Nomades Records. Vernissage au Chat Noir, ve 12 mai, 22h.

